

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

18^e ANNÉE.

Mai 1875.

AVIS

L'instruction de l'affaire Buguet n'étant pas terminée, nous ne pouvons en parler sans commettre une contravention légale; nous attendons la décision de la justice avec le calme qui convient à des consciences honnêtes. M. Leymarie, retenu à la disposition des commissaires instructeurs pendant quatre semaines, a été mis provisoirement en liberté depuis le 20 mai.

La *Revue* de juin paraîtra en même temps que le numéro de juillet. Si notre correspondance subit un retard, c'est que du 23 avril au 18 ou 19 mai, elle devait être supprimée; que nos abonnés prennent patience. Quant aux lettres qui nous étaient parvenues avant le 23 avril dernier, il serait utile que nos correspondants nous écrivissent à nouveau, car après ces incidents inattendus, involontairement, nous pourrions faire beaucoup d'omissions.

Coup d'œil sur le Spiritisme.

Dans le numéro du 1^{er} janvier 1875 des *Annali dello Spiritismo in Italia*, l'éminent directeur de cette revue, Niceforo Filalete, adresse aux Spirites des conseils pleins de sagesse, qui, nous l'espérons, seront entendus.

La fin de ce remarquable article nous a paru surtout digne d'être offerte aux lecteurs de la *Revue Spirite*; c'est pourquoi nous en avons fait, à leur intention, la traduction suivante:

« Le Spiritisme est la synthèse philosophique de ce siècle, l'harmonie universelle que le plus grand nombre regarde comme irréalisable, mais qui néanmoins existe, le trait-d'union entre les sciences morales et physiques, la règle de vie pour acquérir l'aptitude à la future existence dans des mondes meilleurs.

« Ses adeptes se divisent en trois classes: ceux qui ne s'occupent que des faits; ceux qui ne s'occupent que de la philosophie; ceux qui ne s'occupent que de la morale.

« Les premiers, en s'enfermant dans le champ rudimentaire

des phénomènes, s'exposent continuellement à l'erreur et à la duperie. Il vaut mieux espérer et attendre les manifestations physiques des Esprits que de les provoquer. Toutes les fois, en effet, qu'une vérité nouvelle a surgi et qu'un fait naturel inconnu s'est produit, il s'est trouvé des gens de mauvaise foi qui n'ont pas eu honte de l'exploiter à leur profit. Je ne veux pourtant point dire que l'on doive répudier le phénomène physique, attendu qu'il est nécessaire en soi, comme fait naturel et rationnel, et parce que de ce fait est née, et par lui se démontre la doctrine, dans ce siècle positif qui exige la sanction matérielle de la vérité. Mais je nie résolûment que dans la plupart des cas il ait la vertu de convaincre les incrédules. Une longue expérience enseigne d'abord que de telles convictions ne pénètrent guère au delà des sens des sceptiques, et puis, que leur première attente de miracles, déçue, les rive pire qu'avant dans leur incrédulité.

« Les seconds que sa philosophie seule intéresse, font certainement un grand bien à l'humanité, à notre époque où une école moribonde, mais pourtant encore forte dans son agonie, cherche à nous imposer le passé au détriment du présent et de l'avenir, et ne recule devant aucun moyen pour livrer sa dernière bataille à la conscience humaine. Mais la seule philosophie, sans la pratique et les expériences, n'est pas non plus exempte de périls, et il n'est pas sage, celui qui gaspille sa vie, enfermé dans son cabinet, dans l'unique but d'enrichir son intelligence de stériles vérités. La vraie sagesse consiste à s'approprier la vérité pour en faire l'application dans l'intérêt de nos semblables. Quiconque s'isole ou se sépare des autres, comme plusieurs le faisaient dans le moyen âge, pour se livrer tranquilles à l'étude et aux pratiques austères, ne fait pas son devoir, parce que le Père veut que la société humaine soit le champ où doivent être semées les vérités conquises.

« Les troisièmes négligent également le phénomène et la philosophie, et s'efforcent seulement à devenir meilleurs ; ils méritent de grands éloges, parce que la moralité est le but suprême auquel on doit tendre, dans notre monde comme dans les autres, et parce que celui qui ne met pas tous ses soins à diriger son esprit d'après les règles de la justice, ne sera jamais le disciple du Christ, quel que soit le nombre des choses qu'il aura vues et quelles que soient les études qu'il aura faites.

« Or laquelle de ces trois classes peut être considérée comme fournissant un type aux Spiritistes ? Aucune. En vérité, le Spirite de nom

et de fait est seulement celui qui examine sans passion les phénomènes du Spiritisme, en étudie convenablement la philosophie et en pratique la morale sans exceptions, sans restrictions, toujours, et en tout lieu et dans tous les actes de sa vie. Celui qui, quelle que soit sa valeur, s'arroge, sans satisfaire à ces trois conditions, le nom de Spirite, l'usurpe, et souvent le profane.

« Spirites ! ne cessez pas un moment d'enrichir votre intelligence et d'améliorer votre cœur, parce que notre doctrine n'est pas l'une de ces sectes qui répudient les idées nouvelles, et momifient la charité : travaillons, soyons unis et à la lumière du jour, afin que le monde voie qui nous sommes et ce que nous cherchons.

« Que Dieu et les bons Esprits nous protègent et nous aident, pour que la vérité resplendisse et soit connue de tous les fils de l'homme. »

Notre ami Niceforo Filalete est dans le vrai ; une longue expérience prouve que les adeptes du Spiritisme ne doivent pas se laisser absorber par l'étude rudimentaire des phénomènes ; s'ils font abstraction de la philosophie et de la morale, ils seront trompés et jetés hors de la bonne voie.

Il est évident que sans la phénoménalité, à toutes les époques, les hommes n'eussent pu faire des études sérieuses et en tirer les conclusions indispensables à la direction de leur conscience. Ce qui frappe les sens, excite toujours la raison à chercher la cause des effets intelligents : ce fut, en tout temps, le mobile des âmes qui voulurent alléger les souffrances morales de l'humanité.

Pour n'avoir pas fait abstraction de la phénoménalité qu'il étudiait depuis 1830, le Maître, cet initiateur hors ligne, put concevoir et nous léguer six ouvrages importants, lus et relus dans toutes les parties du monde. Magnétiseur expérimenté, il s'était rendu un compte exact du pouvoir guérissant que tous les hommes possèdent à des degrés divers, il avait analysé les phases si intéressantes du dégagement de l'Esprit dans le somnambulisme magnétique et dans l'extase ; ses déductions à ce sujet portent l'empreinte d'une grande vigueur, d'une logique exceptionnelle. Il nous disait : Scruter un phénomène devient chose inutile, si vous ne savez en saisir la portée utile, morale, acceptable par la raison.

Les peuples anglo-saxons, race positive, se sont épris des faits qui satisfont la vue, qui attirent vivement leur curiosité naturelle ; les spéculations philosophiques sont à l'arrière-plan, leur génie l'exige. De là, tous ces médiums qui exhibent leur pouvoir moyennant

une somme fixe, puisque l'Américain et l'Anglais acceptent dans leur rigueur ces trois mots : *Time is money*, le temps, c'est de l'argent. Les curieux affluent, et les médiums, empressés de les satisfaire, font l'impossible, c'est-à-dire que par des moyens factices ils suppléent à leurs facultés réelles. Préalablement, devant un public nouveau, ils se soumettent à de minutieuses investigations, se laissent attacher, au gré des spectateurs, et laissent le phénomène se produire naturellement. Des savants renommés ont suivi ces expériences pendant plusieurs années. En Angleterre, MM. Cox, Crocker Williams, et d'autres membres savants de la Société royale de Londres, ont nommé force psychique la résultante de la phénoménalité dite spirite avec des médiums honnêtes et sincères.

Après avoir tout accepté, sous un contrôle sévère, mais après avoir laissé émuquer cette sévérité, les Anglo-Saxons, peuples logiques par excellence, ont mis à l'écart les expériences des médiums qui trop souvent ont abusé de leur confiance; ils trouveront la vérité dans les œuvres du Maître. La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec fait imprimer actuellement les traductions de miss Anna Blakvell, et les clichés de ces volumes seront envoyés à l'administration du *Banner of light*, qui doit faire sur ces moules les tirages nécessaires à la diffusion de la philosophie spirite.

Cette réaction vers le vrai doit aussi s'opérer en France, et voici pourquoi : Allan Kardec a toujours réprouvé la médiumnité payante; ce qui est donné gratuitement, a-t-il dit, doit être cédé de même. Nous avons cru, dans la *Revue spirite*, pouvoir nous écarter pendant quelque temps de cette sage réserve; l'expérience, la triste et nécessaire expérience nous y ramène rudement, c'est une leçon dont nous devons tous profiter.

Cette année, comme les années précédentes, les délégués des groupes parisiens, ceux de l'étranger, se sont réunis au Père-Lachaise; groupés autour du monument funéraire d'Allan Kardec, les chefs de groupes ont prononcé des discours que nous avons imprimés; ils seront livrés aux sociétés qui désirent conserver un souvenir de cette cérémonie intéressante. Avant de se séparer, toutes les personnes présentes ont voulu serrer la main de l'estimable veuve du Maître; madame Allan Kardec était heureuse de cette manifestation courtoise et fraternelle.

A Lima, Pérou; au Chili, de nouveaux organes spirites ont été créés : nous leur souhaitons la bienvenue, nous formons des

vœux pour leur prospérité. Il faut que le *Fiat lux* devienne une vérité.

Chose profondément morale et consolante, de simples ouvriers de Hézières (Hérault) ne se contentent pas de chercher les phénomènes, ils les produisent ; mais ici, ce ne sont plus des exhibitions qui excitent la curiosité et qui se payent à prix d'or, ce sont des guérisons gratuites par l'imposition des mains, avec l'aide de la prière et de la foi raisonnée. Oui, M. Fouzes Antonin, tonnelier, route d'Espagne, 14, et M. Jean Laspeyres, jardinier, route de Narbonne, et les élèves que ces médiums forment actuellement, guérissent avec le plus plus grand désintéressement des maladies réputées incurables, abandonnées par la médecine officielle. Ils ont été poursuivis et condamnés à une amende. L'enquête du commissaire central a parfaitement établi leur parfaite honorabilité. Le mois prochain, nous donnerons les détails de ces faits intéressants et consolants. Voilà du vrai Spiritisme.

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS.

Relations de voyage. — Faits spirites.

Grenoble, 8 février 1875.

Monsieur,

Je viens de lire dans un volume intitulé : *Notes sur Rome et l'Italie*, par Louis Teste, le fait suivant, qui me semble intéressant au point de vue de nos études (édition de 1873).

« Gémito est un statuaire de vingt ans, qui sera bientôt un artiste
« de génie. C'est une bonne vieille femme qui l'a nourri. Il y a dix-
« huit ans, la pauvrese rencontra dans la rue un bambino perdu
« dans la foule. La compatissante femme la recueillit. On peut tou-
« jours faire la charité à plus pauvre que soi. Elle l'appela Gémito
« en raison de l'indigence dans laquelle elle l'avait trouvé. Jusqu'à
« dix ans, il partagea avec la vieille les épluchures de salade qu'ils
« ramassaient ensemble ; à cet âge on a bon appétit, mais les forces
« de la vieille s'affaiblissaient. Il fallut aviser.

« Une nuit, la santissima Donna apparut en rêve au chevet de la
« bonne femme. Sa figure était doucement illuminée par un rayon
« de soleil. Elle bénit Gémito qui dormait sur un paillason dans un

« lambeau de couverture. Elle sourit à la bonne femme, et, lui dit :
« Dieu te récompensera des soins que tu donnes à l'orphelin.
« Il fera de Gémito le soutien et l'honneur de ta vieillesse. Confie-le
« à un tel, mouleur, qui en aura soin. La vision s'évanouit et la vieille
« s'éveilla en sursaut.

« Enfin, la prédiction s'accomplit. Un beau jour, le patron de
« Gémito posait du papier dans un palais ou un ouvrier moulait des
« cariatides ; l'enfant profita de l'absence de l'artiste pour emprunter
« un peu de terre glaise. Il en pétrit un petit homme, qui n'avait
« pas un air gauche, et qui émerveilla à son retour le mouleur de
« cariatides ; il voulut se l'attacher et l'enfant resta chez lui jusqu'à
« l'âge de treize ans. Un jour, il apporta à l'Académie une statue
« qu'il avait façonnée sur le pas du réduit de sa mère adoptive ; il
« l'avait fait cuire lui-même, à renfort de chevilles. C'était un
« *gaglione* ou gamin jouant à la mora, sorte de jeu en usage chez le
« peuple. La physionomie du joueur avait une expression si saisiss-
« sante de réalité, que sa vue provoqua à l'école, parmi les profes-
« seurs et les élèves, une explosion d'enthousiasme ; on félicita
« Gémito, on l'embrassa. Tout Naples est venu admirer le joueur de
« mora. Le prince Humbert a fait l'acquisition de la terre cuite
« pour le musée de Campo di Monte, et l'a payé 3,600 francs.

« Le jeune artiste était fou de joie ; il courut embrasser la bonne
« vieille, se disant : Mon succès va la rajeunir de dix ans ; elle pourra
« vivre en signora. En l'entendant, la brave femme se signa. Elle
« ne s'était pas trompée, c'était bien la bonne Mère qui lui était
« apparue en songe. Gémito travaillait avec ardeur, ses progrès
« étaient étonnants, quand vint le concours pour le grand prix de
« Rome (le sujet était *Brutus après le meurtre de César*). Il dormait
« le jour pour ne pas être distrait et passait ses nuits au cimetière.
« Là, ce jeune homme de dix-huit ans errait seul devant l'immensité
« de la mer, à travers les tombeaux, entre les cyprès funèbres, le
« frisson de la terreur courrait dans ses veines, et son imagination
« épouvantée évoquait les habitants de ces tombes contre lesquelles
« il se heurtait. L'ombre de Brutus soulève la pierre de son sépulcre ;
« une sueur froide inonde le front de Gémito, ses dents claquent sur
« ses lèvres glacées, ses pieds s'arrêtent immobiles et sa voix ne
« peut sortir de son gosier desséché. *Il voit Brutus qui entre au*
« *Sénat*, ayant le visage pâle, anxieux et farouche. Il est drapé dans
« sa toge de patricien. Ses bras sont croisés. La main disparaît
« dans un pli. Sa poitrine est haletante. Son corps est penché. Il

« hésite. Accomplira-t-il son dessein odieux ? Son regard rencontre
« le profil dominateur et calme de César, puis le visage menaçant
« de ses complices. Les draperies de sa toge s'écartent, sa main se
« lève, un éclair brille, le poignard s'enfonce dans le sein du maître
« du monde qui s'affaisse sur le marbre. Enivré par la vue du sang
« et terrifié par son forfait exécrable, le fils de César brandit de ses
« doigts crispés la lame rougie par les flancs paternels.

« Telle est l'attitude sombre que le cerveau de Gémito a enfantée
« dans ses poignantes rêveries au Campo-Santo; vingt fois il a
« brisé ses épreuves avant de figer dans la pâte la figure du terrible
« parricide, *qu'il avait vu se lever en chair et en os de la poussière*
« *des morts.....*

« Enfin, le chef-d'œuvre sort de ses mains épuisées; tout son être
« est commé anéanti. Il ne retrouve son essor que le jour où le jury
« du concours lui décerne, à l'unanimité, le grand prix et une pen-
« sion mensuelle de 300 fr. pour aller à Rome étudier les maîtres.
« Malgré ses succès, il n'a changé ni ses souliers éculés ni son pa-
« letot. Il est resté Gémito. Il est allé vite embrasser la vieille qui
« balbutiait en sanglotant : O mon Dieu ! ô sainte Mère, merci mille
« fois. Aujourd'hui l'orphelin a vingt ans. Il étudie à Rome. Je
« répète avec la bonne vieille : « Vous verrez mon Gémito. »

En passant dernièrement à Genève, j'ai vu notre bonne sœur spirite M^{me} Bourdin; elle m'a donné des preuves nouvelles de sa précieuse faculté au verre d'eau, qui se développe toujours. Je vous engage à lire et à répandre le nouvel ouvrage que son guide lui a dicté, il est intitulé : *Entre deux Globes*. C'est fort intéressant. Tout en s'instruisant, par l'achat de cet ouvrage on rendra service à ce brave cœur, plein de dévouement, d'abnégation et de délicatesse. Elle est loin d'être privilégiée par la fortune, et ce sera faire acte de bonne confraternité en vendant cet ouvrage instructif, si remarquable par les grandes idées qu'il renferme.

Il y a dans cette ville un docteur étranger qui a parcouru le monde entier; il est en ce moment auprès de madame Bourdin. C'est un médium guérisseur de première force. Il s'appelle Angelo, et opère depuis six mois, à Genève, des cures merveilleuses et *gratis pro Deo*; sa position le met au-dessus du besoin.

A son savoir éminent, il joint un grand dévouement; il fera beaucoup de bien à notre doctrine dont il est un des plus dévoués adeptes. Amitiés à tous nos amis.

Nice, le 24 février 1875.

Mon cher monsieur Boiste,

A Toulon, dans mon dernier ouvrage, j'ai constaté ce fait : les adeptes seuls n'ont pas le privilège des phénomènes et de ceci nous devons nous réjouir, puisque ces preuves de médiumnité se trouvent aussi dans le camp de nos adversaires :

1° Avec un docteur de la marine j'ai causé longuement de Spiritisme. Il m'avoua qu'un jour, avec un de ses amis, ils firent tourner la table ; ils se soupçonnaient mutuellement et suspectaient la cause des coups frappés et des soubresauts de cette dernière. Pour se convaincre, en dernier lieu, ils mirent leurs mains *au-dessus* de la table, sans la toucher, et celle-ci s'élevait pour les rejoindre ; malgré cela, ils ne s'étaient nullement expliqué la cause de ces effets remarquables, et j'ai dû en donner la clef au docteur ; il va lire, et certainement il sera l'un des nôtres ;

2° Une dame, voisine de nos amis Laugier, bons spirites de Toulon, vient de perdre son mari ; il y a quelques jours, ce dernier se présenta dans l'appartement de sa femme qui était plongée dans une grande tristesse ; la mort de son mari et puis des papiers d'affaires disparus, concernant son héritage, la préoccupaient beaucoup.

La porte de son appartement s'ouvrit toute grande, et l'Esprit, vêtu comme de son vivant, s'avança directement vers le secrétaire, l'ouvrit et remua des papiers pendant un certain temps ; puis, se tournant vers son épouse, il lui dit de ne pas se tourmenter, de se consoler, qu'il était heureux, et l'embrassa à plusieurs reprises, et avec une telle force, que sa figure en porta l'empreinte une partie de la journée.

Quelques jours après, l'avoué de cette dame lui ayant fait comprendre combien la pièce qu'il réclamait était urgente, elle se remit à fouiller une dernière fois ses papiers de famille, et quelle fut sa surprise en voyant la pièce si précieuse placée en tête des autres papiers ! Cet incident lui fit gagner son procès. Cette dame, qui n'est nullement spirite, vint raconter ce qui était arrivé à madame Laugier, car elle avait entendu dire qu'elle s'occupait de Spiritisme. Dans sa famille on l'avait prise pour une folle ; on l'avait forcée à boire des tisanes dont elle n'avait pas besoin ; madame Laugier lui a administré le vrai remède.

Dimanche, nous étions à la campagne de Laugier, sur le bord de

la mer ; nous rencontrâmes le curé de la petite paroisse qui, en passant de notre côté, le cher homme, crut faire de l'esprit en apostrophant ainsi mon ami : Eh bien, monsieur Laugier, croyez-vous toujours au *Spiritisme*? — J'y croirai toujours, monsieur le curé, riposta mon ami sans se déconcerter.

A bientôt des nouvelles d'Italie, où j'entre demain.

Tout à vous, AL. DELANNE.

7, rue d'Isly, Pont-du-Las.

Expérience remarquable sur l'électricité qui se dégage des animaux.

Notre sœur, le médium Antoinette Bourdin, qui accomplit sa mission de charité à l'aide de la médiumnité guérissante, à Aix en Provence, nous envoie la lettre suivante.

Au sujet de notre amie, le major D... nous écrivait « qu'il était
« heureux d'avoir pu lire le beau livre de madame Bourdin : *Entre*
« *deux globes*. Il y a là, dit-il, d'admirables pages, pleines de
« poésie et de vérités saisissantes. Il ne connaît pas de tableau plus
« sombre que celui qui ouvre le livre ; la mort apparaît là avec tout
« son cortège lugubre ; mais, au dernier chapitre, elle se transfigure,
« elle s'illumine, et, non-seulement, l'âme se réconcilie avec elle,
« mais malgré l'influence de la matière qui l'enchaîne, elle arrive à
« la souhaiter vivement comme une promesse. Cette œuvre est des-
« tinée, je crois, à ouvrir plus d'une âme aux aspirations que le
« Spiritisme seul peut satisfaire. »

Aix-en-Provence, 10 avril 1875.

« Cher frère et ami,

« Je viens de parcourir la *Revue* de ce mois-ci ; c'est un article (avril 1875, page 131) inséré sous le titre de : *Une étude intéressante pour les groupes spirites* ; il m'a vivement impressionnée.

« Vous souvient-il que l'an dernier, pendant mon séjour en Italie, je vous parlai dans une lettre d'une petite étude que j'avais faite sur l'électricité ? Le temps m'avait manqué pour vous en faire part, mais l'occasion se présente aujourd'hui, et je ne veux pas tarder davantage ; peut-être trouverez-vous dans cette étude un

moyen de calmer les souffrances de cette jeune fille de Douai. Voici le fait :

« Dans la maison où je me trouvais, il y avait un beau petit chat gris, qui faisait toutes les gentillesses qui caractérisent la jeunesse de ces charmants animaux. Dans mes instants de loisirs, je le prenais sur moi et je l'agaçais pour qu'il continuât son amusante gymnastique, cet animal semblait infatigable ; au bout d'un instant, je me sentais prise d'un tremblement nerveux dans les jambes, ce qui me fatiguait beaucoup, et je voyais avec inquiétude que ce mal augmentait chaque jour ; ma tête s'embrouillait, mes nuits étaient sans sommeil. Je priai mes bons guides de me venir en aide, et, un matin, en sortant d'une sorte de somnolence, j'entendis une voix qui me dit : « Ne touche plus le chat. » Ce fut pour moi un trait de lumière ; comme je suis toujours très-fatiguée lorsque l'atmosphère est chargée d'électricité, je pensais que, sans aucun doute, j'absorbais une grande quantité de celle que le chat possède. Je me souvins aussi que le petit animal était lui-même excessivement agité lorsque je le posais à terre. Il paraissait comme ivre. Je fis part à l'amie chez laquelle j'étais de l'avertissement qui m'avait été donné, et nous convînmes d'éloigner le chat pendant deux jours ; dès ce moment, je me trouvai complètement guérie.

« Pour compléter l'expérience, on fit revenir le chat, et, aussitôt, les anciens symptômes reparurent avec la même intensité ; il n'y avait plus à en douter, il s'accumulait chez moi une dose d'électricité qui, au bout d'un certain temps, m'aurait occasionné une grave maladie. Je crois la jeune fille de Douai très-sensible, et je conseille aux personnes qui s'intéressent à elle d'éloigner d'elle son petit chat, comme j'ai éloigné le mien.

« Recevez, cher frère et ami, mes salutations fraternelles.

« Votre toute dévouée, ANTOINETTE BOURDIN. »

DISSERTATIONS SPIRITES

Une grande consolation.

MÉDIUMNITÉ VOYANTE.

Paris, 4 mars 1875.

Messieurs,

Après avoir témoigné du plus profond de mon cœur ma vive reconnaissance aux chers Esprits, qui se sont communiqués à moi

par l'intermédiaire de madame X..., médium voyant, je désire adresser à madame L..., ainsi qu'à ce médium aussi bienveillant que sympathique, tous mes remerciements pour le bonheur que j'ai éprouvé dès ma première expérience de médiumnité voyante.

Si je n'avais déjà eu la foi, je me serais rendue à l'évidence de la vérité spirite, en constatant l'exactitude des preuves d'identité, et la précision de certaines situations de ma famille terrestre, exposées par l'Esprit de mon père qui a quitté ce monde depuis trois ans.

J'ai été profondément touchée de la conversation simple et familière que m'a tenue l'auteur de mes jours; j'ai été frappée de ses appréciations de certains caractères et peu surprise qu'il voulût bien m'avouer qu'*il avait été souvent dupe de la bonhomie des PIEUX*, lui qui *pratiquait* par conviction et qui jugeait les hommes meilleurs qu'ils ne sont.

Mais j'abrège, car je désire surtout vous faire une relation des plus intéressantes, celle de la manifestation d'un Esprit que mon cœur évoquait depuis longtemps, parce que, déjà, il m'était apparu dans mon adolescence. Un matin d'alors, une forme fluidique passa devant moi, en me nommant d'une voix aussi caressante qu'harmonieuse; elle me laissa, sur le mur, près de moi, plusieurs lignes d'écriture directe, en gros caractères, que je ne pus déchiffrer, mais qui ne s'effacèrent que le lendemain.

Ce cher Esprit est venu me faire une longue visite chez madame L...; et voici comment il a été dépeint par madame X... qui fut son interprète :

C'est une grande jeune femme vêtue de blanc, ayant sur la tête un long voile retombant en arrière et une couronne d'étoiles. La figure est d'un ovale parfait, le teint d'une extrême blancheur, la bouche petite et rosée, et la lèvre inférieure un peu plus grosse que la lèvre supérieure. Le front est un peu bombé et resplendissant, les yeux d'un bleu très-clair, les cheveux blonds et bouclés. Cette tête et ce visage sont tellement lumineux que l'on croirait les cils et les cheveux presque blancs et les yeux presque gris-pâle. La main est d'un modelé parfait. Elle tient un album de photographies dans lequel elle regarde. D'après la description de cet album, je reconnais celui que je possède.

Madame X... entend d'abord prononcer confusément un nom, puis elle le voit écrit, avec trois points d'exclamation, c'est le mien : Lucie!!! ce qui me rappelle comment je fus appelée par une voix mystérieuse, il y a de longues années. A ce souvenir, je prie le médium de demander à l'Esprit présent s'il est bien celui qui m'apparut. — « Oui, répondit-il, je suis une de tes protectrices, l'apparition que tu eus dans ta jeunesse. »

Je désirai l'explication des caractères indéchiffrables dont il est question plus haut. « C'était ta destinée, me dit l'Esprit. Tu étais à ce moment comme égarée dans le carrefour de ton existence, tu ne savais de quel côté guider tes pas. Tu crois que tu n'as pas lu ce que je t'ai écrit, tu te trompes ; tu m'as comprise, car, de ce moment, il y a eu un changement dans ta vie. Tu étais tentée de prendre à droite, tu as pris à gauche : *Quel que fût ton choix, le chemin devait être rempli de pierres.*

— Mais j'étais bien jeune pour faire des réflexions aussi sérieuses !

— Oh ! ton Esprit n'est pas jeune, reprit-il vivement. — Je venais tous les jours près de toi, guidée par l'affection, et pendant quelque temps tu m'as abandonnée. Tu as fait beaucoup de rêves, tu as eu beaucoup d'illusions, puis le poids des chagrins et des peines a pesé lourdement sur ton cœur. Quand tu n'as plus voulu m'écouter, je ne t'ai pas perdue de vue pour cela ; car, je te porte en mon cœur, tu fais partie de moi-même. — Intuitivement tu as compris le lien qui nous unissait. Femmes, nous avons vécu ensemble dans plusieurs autres existences. C'est une vie d'expiation que celle que tu mènes ; tu avais un compte à régler, c'est le *total* que tu payes en ce moment. Dans l'avenir tu ne seras plus seule, je serai ta mère comme je l'ai déjà été deux fois.

« La chaumière et le palais nous ont unies, et, toujours, tu m'as donné le même souci, par ton caractère fier et indépendant. Oui, je suis ta mère !... je suis plus que cela, je suis ton ange ! — Tu sauras un jour tout ce que ce mot renferme de tendresse ; mais il faut te cacher bien des choses encore, car ton esprit est comme le mineur infatigable, qui recherche curieusement jusqu'au fond des entrailles de la terre, pour y découvrir de nouveaux métaux. — Qui peut te connaître mieux que moi ? ton âme est un élément de la mienne. — J'ai été fière, moi aussi..... j'ai vaincu..... Si tu savais !..... Ne trouve pas étonnant que je sache si bien te comprendre. »

Je demandai à l'Esprit de me donner la force de supporter les épreuves de la vie. — L'Esprit répond : « La force ? tu la trouveras dans l'oubli de tes propres chagrins, pour ne t'occuper que des chagrins de ceux qui t'entourent. — Tu n'as pas d'enfants, parce que tu achèves le règlement d'un compte, mais d'autres devoirs t'incombent. La maternité est chez la femme le premier besoin ; elle doit s'exercer sur des êtres souffrants, à défaut de progéniture.....

« La charité !..... »

En prononçant ce mot, l'Esprit lève les yeux, ouvre son manteau doublé de bleu céleste, ce qui laisse voir sa longue robe vert lumière

avec un crucifix couché sur sa poitrine..... Il porte au cou un magnifique collier de perles à plusieurs rangs, qu'il cache aussitôt en disant : « Souvenir du passé ; » il montre une quenouille qu'il tient à la main : « Souvenir du passé ; » un plat d'argent et une écuelle de bois : « Souvenirs du passé ; » un grossier escabeau et une luxueuse chaise grecque : « Souvenirs du passé ; » une gerbe de fraîches fleurs dans les bras, un fagot de bois sec de l'autre côté : « Souvenirs, toujours souvenirs du passé. — Il faut passer par bien des tamis pour arriver en poussière assez fine, en laissant des défauts à chaque crible. »

L'Esprit me demande ensuite d'avoir plus de constance, moins de vivacité intime. « Tu ne laisses rien paraître, me dit-il, mais ton âme est un vrai laboratoire d'alchimiste. »

« N'es-tu pas heureuse de songer qu'une sœur te chérit, de penser que tu es là, près de son cœur. Oh l'amour!! Comme vous savourez peu, sur la terre, toute la pureté de ce sentiment!... Combien les hommes y mélangent d'éléments matériels!... ils ne comprennent rien sans les sens. Amour! chère fleur d'âme! nous, nous apprécions ton suave parfum; nous comprenons que dans ton calice embaumé, Dieu se révèle à nous... car tout est amour..... Dieu est amour!...

« Lève les yeux, ma Lucie, vers ce monde si plein d'affection!... Ici, je ne suis pas seule à t'aimer..... Ceux qui m'aiment t'aiment, et ceux qui t'aiment m'aiment..... Comprends-tu cette solidarité?... tu es mon émanation, nous sommes tous enfants de *lumière*, tous issus du même souffle du Père et cependant tous distincts.

« Ce que je te dis, le plus clairement possible par la bouche d'un médium, doit te faire comprendre les délices de la société fraternelle dont nous jouissons ici; toujours préoccupés du bonheur de tous, trouvant notre joie unique dans les satisfactions générales, ne pouvant nous livrer que par la permission du Père à des sympathies particulières, qui, pour vous, sont dans la loi des choses, et dans lesquelles nous trouvons un charme qui comble notre félicité. Cette sympathie particulière n'amointrit pas l'affection qu'on a pour tous; c'est une préférence qui n'est pas tellement exclusive qu'elle puisse rien diminuer de notre amour immense. Ce n'est pas comme sur la terre, où ce que l'on donne d'un côté manque à l'autre. »

L'Esprit ferme l'album qu'il tient entre ses mains et me le rend en disant : « Maintenant, mon portrait est dans ton cœur; cela vaut mieux que sur une carte, et d'ailleurs tu deviendras voyante. »

Il enlève une étoile de sa couronne et ajoute en la plaçant sur ma tête : « C'est une avance d'hoirie!... » Madame X... voit alors

l'Esprit derrière moi; il me passe les mains dans les cheveux en disant : « Es-tu contente?... » Moi, je n'avais pas le bonheur d'entendre sa voix, mais je m'écriai tout heureuse : « Ah! je le sens!... » Et, de fait, j'éprouvai au contact, sur le haut de la tête, une sensation inexprimable autant que douce, qui descendit plus lentement sur mon front et s'arrêta délicatement sur mes paupières.

Ajouterai-je quelques réflexions à cela, messieurs, je ne le pourrais pas, je vous l'assure, du moins quant à présent; je suis, je ne dirai pas bouleversée, mais troublée par une joie trop grande. En un mot, je suis heureuse, et les soucis matériels ont été impuissants à me causer la moindre peine, depuis que cette chère protectrice m'a dit d'oublier mes chagrins. Je crois avoir relaté fidèlement le langage de ma chère apparition. J'ai passé, le 1^{er} mars 1875, quelques-unes des heures les plus agréables de ma vie, et bien certainement les plus profitables. Deux Esprits élevés, représentant chacun des sentiments sublimes, nés de la même flamme, m'ont fait oublier la terre un instant. L'un exaltait en termes éloquents l'amour de la patrie et de la liberté, c'était *Geneviève*, venue pour une autre personne; l'autre exaltait l'amour maternel, l'idéal des plus purs amours.

LUCIE GRANGE.

Un Esprit qui désire le bon travail.

Médium, madame B. ., médium voyant. — 22 mars 1875.

J'entends le mot réincarnation. Je vois le petit Georges, il tient une palme à la main, elle est plus grande que lui. Il a un livre ouvert sur la poitrine et dit qu'il viendra pour enseigner la vérité.

« Je reviendrai pour combattre dans une existence dont la longueur ne sera pas fixée à l'avance; il dépendra de moi, par mon zèle, de l'achever plus tôt. — J'ai une tâche à remplir et l'éternité pour l'achever! — Je vous laisse à penser si j'ai hâte de recommencer. »

Mon libre arbitre a reçu une grande extension, car j'ai mieux acquis la connaissance du bien, je poserai d'une manière consciente les limites de ma vie terrestre. Mais, croyez-le bien, je ne marchanderai pas à mes frères le plus ou moins de sacrifices, et, s'il faut parmi eux rester encore longtemps, je le ferai, pour imiter le divin Maître dont la charité n'a pas eu de bornes dans la rédemption. — Il est notre modèle

à tous, notre but, notre récompense. Nous nourrissons nos âmes des rayons qui partent de son cœur, et c'est remplis de cette chaleur céleste que nous ambitionnons la faveur d'être missionnaires sur les terres de douleur ; c'est animé de cet amour infini du Père que nous courons avec joie sur le champ de bataille de l'épreuve. Nous en sommes les chirurgiens, car nous portons avec nous le baume consolateur qui est *l'amour* ; l'instrument avec lequel on enlève la partie gangrenée du corps, c'est *la vérité* ! — Nous avons également des bandages qui arrêtent le sang, qui pansent les plaies, c'est *la charité*. Nous avons le souffle puissant qui ranime les âmes, qui dit au soldat mourant pour l'honneur de son pays : « Tu vas retrouver ta véritable famille et tout ce que tu regrettes ici-bas, nous avons *l'espérance*. »

C'est donc pour aimer, pour soutenir, pour conduire, que nous revenons passer quelques jours au milieu de nos frères en larmes.

Je le sais, ces missions sont pénibles, mais il est si doux de consoler, et puis notre Père, qui est si bon, n'abandonne pas les missionnaires dévoués ; pour eux, la route de la patrie n'est jamais fermée, et dans le dégagement, ainsi que le militaire en congé, nous allons revoir ceux que nous avons quittés volontairement, par amour pour ceux qui souffrent dans l'incarnation.

Tu vois par ceci, Mère, que loin de refuser un nouveau voyage sur la terre, nous le désirons aussi pour notre avancement personnel, tout comme le soldat demande un service actif pour avancer en grade. D'ailleurs, quelques longues que soient les années passées dans l'incarnation, elles sont si peu de chose, jugées au point de vue spirituel, que notre mérite est moins grand qu'on ne le suppose. En revenant dans de nouvelles familles, nous formons de nouveaux liens plus étroits, qui, éternellement, nous étreignent et agrandissent nos sensations affectives, et la fraternité est ainsi établie d'une manière, je dirais, presque matérielle.

Je jouis d'une joie bien pure : je caresse l'espoir, mère, père, petite sœur et petit frère, tous chéris, que nous serons réunis dans un temps moins long peut-être que vous ne croyez, et que de concert nous irons tous à la conquête de nouveaux progrès. — J'unis souvent mes prières aux vôtres, et j'éprouve un plaisir extrême de me sentir confondu avec vous dans la prière adressée à Dieu.

Allons, je vous quitte et je reviendrai ; je voudrais réunir vos deux âmes à la mienne pour aller dans l'espace vous montrer un spectacle bien doux, celui où vous puiserez des forces pour étendre

les belles vérités que le Spiritisme met en lumière; ici, vous jugeriez de la joie de ceux qu'elles régénèrent tous les jours dans le monde spirituel.

GEORGES.

Les devoirs de la puissance.

La puissance entraîne des devoirs qu'on ne saurait impunément négliger. On doit à ceux sur lesquels la position donne des moyens d'action, de faire servir son influence à les conduire vers le bien.

La puissance est un dépôt sacré de Dieu, elle doit être exercée à son profit, c'est-à-dire suivant sa loi de perfectionnement.

Hélas! combien de gens ne voient dans leur puissance qu'un moyen de satisfaire leurs desseins personnels; combien de gens ne voient dans leur fortune qu'une source de jouissance pour la vanité ou la matière! Combien de gens ne voient dans les fonctions qu'ils occupent qu'un moyen de lucre!

La puissance, comme la fortune, engendre par elle-même des devoirs. Ces devoirs manqués, il en résulte, après la mort, de grands regrets, un besoin douloureux de réparer, la nécessité d'accomplir dans une autre incarnation des actes bienfaisants qui exigeront cette fois de pénibles efforts et parfois de durs sacrifices.

Tout devoir obligatoire manqué conduit à cette conséquence: est devoir obligatoire l'accomplissement de la mission que l'on tient de la situation que l'on occupe.

« *Un mort* : Votre nom? (Pas de réponse.) Que désirez-vous?— Rien.

« Pourquoi venez-vous ici? — Je n'y suis pas venu, on m'y a conduit.

« C'est sans doute pour votre bien. — Il m'importe assez peu. Qui donc a osé me déranger de ma douleur?

« Des envoyés de Dieu. — Dieu, je n'y crois pas.

« Vous souffrez, je puis peut-être adoucir vos douleurs. — Oui, j'accepterais ton concours pour cela.

« Pour réussir, il me faudrait des renseignements sur votre situation. Quelles fautes avez-vous commises dans votre existence? — J'ai été rebelle.

« Rebelle à quoi? — A mon devoir.

« Quel devoir? — Obéir.

« Et que souffrez-vous? — Je suis abandonné de tous mes inférieurs, aucun ne m'obéit; je suis isolé dans la foule.

« Vous occupiez une certaine position sur la terre ? — J'étais chef arabe.

« Et votre faute a été de vous révolter contre la France ? — Oui, car j'avais pour mission d'amener à la civilisation les Arabes de mon commandement.

« Quel a été le mobile de votre rébellion ? — Orgueil froissé, ambition déçue.

« Vous êtes Arabe et vous ne croyez pas en Dieu ? — Si, j'y crois, mais je ne le trouve pas juste. Pourquoi me punir, qu'ai-je fait ? N'ai-je pas été un fidèle croyant sur la terre, et en chassant le chrétien n'étais-je pas dans la voie tracée par le Prophète, qui nous dit d'expulser l'infidèle dès que nous croyons avoir chance de réussir ? Oui, il y avait chance, et d'ailleurs... Oh ! je souffre, je souffre !

« Voyons, calmez-vous ; dites-moi bien vos souffrances, et je vous promets que, si vous écoutez bien mes conseils, vous serez mieux. — Je souffre de ce que je t'ai dit ; je souffre du trouble dans lequel je suis ; oh ! je vois bien que ce n'était pas même pour obéir aux prescriptions du Prophète que je me suis révolté. Orgueil, ambition, voilà ce qui m'a guidé et perdu. Dieu est juste, oui, il est juste, je n'ai pas été ce que j'aurais dû être, mais le Prophète n'a pas toujours bien guidé son peuple.

« Il faut prier Dieu, l'unique. Joignez votre prière à la mienne et vous serez soulagé. (Après la prière.) — Merci, je suis mieux ma pensée, et je me rends plus compte de mon état. Je reviendrai, prie pour moi.

« Il me faudrait votre nom ? — Mokrani. »

Le guide. — Hamed et son lieutenant Ali (1) nous ont amené, tu le vois, un mort important. Il souffre, la prière le soulagera, et, une fois mieux, il reviendra et sera plus clair et plus explicite, car il est encore dans le brouillard du dégagement. Mokrani n'a pas subi la pression des événements autant qu'on pourrait le croire. La révolte n'est pas venue à lui, il est allé au-devant d'elle, et il n'a été guidé dans cette rébellion par aucune idée capable d'excuser sa faute ; orgueil froissé, ambition démesurée non satisfaite, vengeance particulière inassouvie. Cependant, à côté de cela, de très-hautes vertus. Il faut prier pour lui ; une fois revenu dans la voie droite, il peut avoir une grande influence sur les morts de sa race, et constituer non plus un petit groupe d'Esprits arabes spirites, c'est-à-dire partisans du christianisme et de son introduction par la persuasion, mais une véritable armée capable de faire obtenir d'importants

(1) Hamed et Ali sont deux Esprits arabes qui cherchent à convertir au Spiritisme les morts de leur religion. Ils ont fondé un groupe d'Esprits partageant et propageant la doctrine.

résultats. Par christianisme, il faut entendre la pratique de la loi donnée aux hommes par le Christ, mais non le catholicisme. Il ne s'agit pas ici de conversions, mais d'introduire chez ce peuple l'esprit d'amour, de solidarité, de charité, de bienveillance mutuelle qui ressort des enseignements de Jésus.

Six jours après Mokrani revient :

« Merci, mon ami, je me suis retrouvé, et retrouvé dans le bien. Je sais désormais quelle est la voie qui m'est tracée, et je vais me préparer à être utile à mes semblables. Dieu a eu pitié de moi, il m'a pardonné mes fautes en tenant compte de ma faiblesse, des entraînements et des préjugés de notre éducation. J'ai à réparer, je réparerai ; et je bénis le Seigneur. »

Remarque. — Tout homme a des devoirs obligatoires à remplir, car tout homme est doué de puissance. Si cette puissance ne résulte pas de la position, elle vient de la supériorité intellectuelle, de l'âge, de l'affection.

Un frère aimé, un père respecté, etc., doivent faire servir l'affection qu'ils inspirent à conduire dans la bonne voie la personne qui les chérit ; l'expérience doit faire tourner la confiance qu'elle fait naître au profit du bien ; la science doit profiter de l'influence que les connaissances intellectuelles font acquérir sur l'ignorant, pour entraîner celui-ci vers le progrès.

Il n'est donc pas nécessaire d'avoir une position sociale élevée pour être soumis au devoir de la puissance. La puissance existe pour tous et dans toutes les conditions. Si son champ d'action ne s'étend pas sur la société, elle porte toujours sur quelques individualités. Ainsi tout homme a-t-il des devoirs à remplir envers ses semblables, devoirs résultant de moyens d'action possédés, et qui, par ce fait, ne sont pas facultatifs, mais obligatoires. Or, tout devoir obligatoire négligé nécessite une réincarnation réparatrice. Le devoir obligatoire s'étend aux devoirs de la fonction ; le médecin se doit à ses malades ; le professeur à ses élèves ; l'époux à son intérieur ; la mère à ses enfants ; l'homme actif à la cause qu'il sert. Pour celui qui aura négligé ces devoirs simples, l'effort dans la réincarnation réparatrice sera proportionné au bien qui devait être fait, et à des devoirs naturels et faciles, qui étaient ceux de l'existence présente, succéderont dans l'incarnation suivante des devoirs exceptionnels qui devront être accomplis au milieu de difficultés et de luttes douloureuses.

Le devoir obligatoire non accompli crée à l'Esprit, après la mort, un besoin d'agir tyrannique. L'Esprit se réincarne avec ce besoin instinctif de produire des résultats, besoin plus ou moins développé, et qui est dévorant chez les puissants de la terre qui ont fait tourner

leur puissance à leur profit. Il est une loi générale, ce que l'on n'a pas fait dans une incarnation, on éprouve le besoin irrésistible de l'accomplir dans une vie suivante. C'est comme un vide fluïdique qui éprouve la nécessité de se remplir.

Cet état peut en arriver, à la suite de certaines existences, à des degrés tels, que ce besoin d'accomplir des œuvres peut conduire l'incarné jusqu'à mourir de chagrin de son impuissance.

L'exemple donné dans la communication est celui d'un Esprit élevé et bon ; aussi chez lui le besoin d'agir s'exercera-t-il dans le bien. Un Esprit imparfait eût pu, dans une réincarnation mal préparée, se laisser aller, sous l'influence de ce besoin d'agir, à une coupable existence ; car, si le besoin d'agir est commun au bon ou au mauvais Esprit placé dans le cas de l'exemple cité, ce besoin d'agir s'exercera, suivant la volonté, dans le sens du bien ou du mal.

V***

POÉSIE

—
UN SAVANT
—

FABLE

Quoi ! disait un savant, des voûtes éternelles
Les trépassés viendraient t'apporter des nouvelles...

Toi, qui brillas jadis parmi les esprits forts,

Tu prétends évoquer les morts !

Avec les morts peut-on entrer en conférence ?

Socrate, Jeanne d'Arc, les livres saints... démence !

Saül et ses pareils ne sont pas de saison...

A pareil jeu l'on perd l'honneur ou la raison ;

« Jongleur ou fou » : voilà ma suprême sentence.

Est-ce clair ? — Que répond le spirite insulté ?

Il n'a que sa devise : Amour et charité.

J'ajoute : Il faut en tout une prudence extrême.

Il faut, pour bien savoir, apprendre... et par soi-même.

Le fait bien exploré... voilà mon point d'appui ;

Et je compte pour peu le bagage d'autrui.

Que d'erreurs !... Je connais l'orgueilleuse science.

Le *vrai* savant hésite... il médite en silence...

Il observe... et marche en avant.

Mon savant... n'était qu'un savant.

L'ESPRIT FRAPPEUR.

BIBLIOGRAPHIE

Mes Causeries avec les Esprits, par M. Duneau, président du groupe de la rue Gauthey, n° 24 : tel est le titre d'un volume contenant les comptes rendus des réunions hebdomadaires que préside M. Duneau (1).

Ce groupe s'occupe exclusivement de soulager les morts souffrants. Le mode d'opérer qu'il emploie mérite d'être indiqué ; c'est au moyen d'une ou de plusieurs somnambules que M. Duneau se met en rapport avec les Esprits souffrants, cause avec eux, essaye de les instruire et de les décider à prier. Pendant l'évocation, les membres du groupe associent leurs prières mentales, et les bons Esprits, puisant dans ce courant de fluides charitables, agissent magnétiquement sur le mort, l'éclairent, dissipent ses hallucinations et l'amènent enfin à voir la réalité.

On trouvera dans ce livre des effets obtenus sur des Esprits souffrants qui paraîtront bien étranges à ceux qui ne connaissent pas l'action des fluides magnétiques sur l'état somnambulique ; il y a encore des situations d'Esprits en proie à des hallucinations bizarres et tenaces, qui paraîtraient inacceptables, si elles ne se retrouvaient dans des témoignages venus de divers côtés. Ce sont là des phénomènes qui seront d'intéressants sujets d'études et de vérification pour les spirites chercheurs.

Ce livre contient des enseignements utiles. Il montre d'abord quel bien peuvent accomplir les spirites qui se dévouent à la sainte mission de soulager les morts ; il fait connaître un moyen médianimique peu répandu, atteignant, avec un sujet sincère, une précision toute particulière ; il jette une certaine lumière sur l'état de somnolence et la nature des hallucinations qui frappent les individus qui meurent avec une préoccupation impure.

Sans doute, ce n'est là qu'un côté du monde spirite, car dans d'autres groupes on rencontre d'autres catégories d'Esprits souffrants ; mais ce que nous montre M. Duneau a bien son intérêt.

La spécialité du groupe de la rue Gauthey paraît s'appliquer au réveil des morts qui sont dans l'état de sommeil ; et son président qui opère, avec une grande sagesse et une rare prudence, n'évoque pas. Il laisse aux bons Esprits le soin d'amener les morts qui conviennent à la nature d'influence de son groupe, et qui sont déjà préparés par les Esprits à comprendre la vérité.

Par cette manière d'agir, M. Duneau évite de grandes pertes de temps, d'inutiles tentatives, il se met à l'abri des Esprits trompeurs prêts à prendre tous les noms, et sauvegarde ses médiums des sérieux dangers qui menacent tous ceux qui évoquent à tort et à travers.

Le grand principe qui doit diriger toute personne qui évoque les Esprits, et particulièrement cherche à soulager les âmes souffrantes qui sont des Esprits parfois très-arriérés, est de laisser à ses guides la prépondérance dans les évocations. Quand on désire avoir une personne déterminée, on en donne le nom aux bons Esprits, et cela doit suffire ; il faut bien se garder d'insister au-delà d'une certaine mesure. Le guide du médium amènera ou n'amènera pas, il faut se soumettre à ce qu'il décide, car il peut exister des motifs que nous ne pouvons connaître, à ce que l'évocation n'ait pas lieu. Mais alors quand la personne désirée vient spontanément, que ce soit quelques jours ou quelques mois après, on a la presque certitude de ne pas être trompé. La personne est venue quand il a été utile qu'elle vînt et dès qu'il

(1) Prix, 3 fr. 50 c. franco.

lui a été possible de venir. Si nous nous étendons un peu sur ce point, c'est que de bien belles facultés ont sombré devant ces évocations inconsidérées de n'importe qui, et n'importe quand, ou la curiosité a plus de part que le désir du bien, qui ouvrent la porte de la médiumnité aux premiers venus parmi les Esprits, rendent le guide impuissant à défendre leur protégé, et finissent toujours par mal tourner. Combien de belles médiumnités qui se sont terminées par des obsessions, ou ont aboutis à des découragements regrettables, et qui, menées avec sagesse et le respect de la volonté des bons Esprits, eussent grandi au lieu de décroître et de dévoyer !

Il y a dans l'ouvrage de M. Duneau des pages touchantes. La lecture de ce livre développe l'esprit de charité envers les morts ; elle détermine les médiums à appliquer leurs facultés à cette sainte mission, inépuisable en émotions douces, en intéressants sujets d'études, en occasions de prières ferventes sous l'influence desquelles le cœur grandit et l'âme progresse. Les médiums trouveront dans la guérison et la consolation des âmes affligées un vaste champ pour exercer leurs facultés qui se perdent trop souvent dans de futiles expériences.

Après avoir examiné l'ouvrage dans son esprit, nous allons maintenant le considérer au point de vue matériel. Nous serons forcé de dire que c'est un livre imparfaitement conçu et incorrectement écrit. Certes, il y règne une grande simplicité qui n'est pas sans charme, mais à côté de cela il y a des répétitions et des détails inutiles ; il y a des choses qui, au grand intérêt du travail et de l'effet qu'il eût pu produire, auraient dû être éliminées. Le style est d'un négligé qui produira un mauvais effet sur ceux qui s'attacheront à la lettre et ne porteront pas toute leur attention sur le sujet.

Nos écrivains spirites, dont le métier n'est pas d'écrire, devraient toujours soumettre leurs manuscrits à l'appréciation de spirites plus expérimentés dans l'art de dire.

Sous ces réserves, nous engageons nos lecteurs à lire cet ouvrage, et nous félicitons M. Duneau et son groupe de prendre le Spiritisme par son beau côté : la pratique effective de la charité. Dieu bénit ceux qui cherchent sur la terre à devenir les instruments de sa providence bienfaisante, et qui restent humbles et modestes au milieu du bien qu'ils accomplissent.

Pour permettre à nos lecteurs de juger le livre par eux-mêmes, nous en donnons les extraits suivants :

SÉANCE DU 13 OCTOBRE

SOMMAIRE

L'Esprit madame Marchand.

Premier tableau.

(Groupe de la rue Gauthey.)

L'Esprit qui vient de s'emparer des organes de mon sujet dort d'un profond sommeil, j'eus beaucoup de peine à le réveiller. Enfin, il finit par me répondre après au moins cinq minutes d'attente. Mais il est maussade, de mauvaise humeur, cependant il me demanda, en bâillant et en se détirant :

- Quoi? Qu'est-ce que vous voulez?
— Réveillez-vous.
— Vous viendrez demain; mais qu'est-ce que vous me voulez?
— Comment, qu'est-ce que je veux, n'est-ce donc point vous qui avez fait demander un docteur?
— Mais non, je n'ai fait demander personne.
— Cependant, vous me paraissez souffrante?
— Oh! oui, j'ai mal là. (Il me montre le creux de son estomac.)
On m'a donné un narcotique, une espèce de poudre blanche qu'on met dans ma boisson.

- Quel est le docteur qui vous traite?
— Je ne connais pas son nom, c'est un docteur homœopathe qui demeure rue de Bondy.
— Savez-vous où vous êtes maintenant?
— Je suis dans ma chambre.

Je priai mes guides de me laisser lui ouvrir les yeux.

- Oh! mon Dieu! où sommes-nous? Ce n'est point une chambre ici.

L'Esprit veut s'en aller. Il déclare ne pas me connaître, me dit que je l'ennuie et se remet à dormir.

Alors, voyant que cet Esprit ne voulait pas m'écouter, je crus urgent, pour arriver à de plus prompts résultats, de provoquer une crise finale (1). Alors l'Esprit entre en agonie, tombe par terre et meurt. Je le ranime magnétiquement. L'Esprit se réveille et s'écrie :

- Oh! là! Il me semble qu'on m'appelle par ici.
— Souffrez-vous encore?
— Je ne sens plus de mal : mais je suis anéantie, et je ne sais pas où je suis.
— Vous ne savez pas où vous êtes, mais j'y pense, avez-vous faim?

— Je veux d'abord savoir où je me trouve, je n'y vois rien, je vous entends, mais je ne vous vois pas.

Je dirige un jet fluïdique sur ses yeux, en priant mes guides de m'assister.

— Oh! je vous vois maintenant. Mais vous me faites peur, vous avez un si drôle d'air!

— Voulez-vous me dire qui vous êtes?

(1) Faire reproduire pour l'Esprit le moment de sa mort.

— Oui, je suis madame Marchand; j'ai vingt-huit ans; je suis veuve. Je demeure rue des Moineaux, n° 9.

— Connaissez-vous votre maladie?

— Oui, monsieur, je suis atteinte d'une maladie du foie. Je souffre depuis longtemps. J'ai commencé à être malade à dix-huit ans. Ainsi voilà dix ans.

— Savez-vous en quelle année nous sommes?

— Mais oui, nous sommes le 15 février 1868.

— Vous êtes dans l'erreur, madame, nous sommes le 13 octobre 1874.

— Ha, ha..., s'il est permis de plaisanter de la sorte!

— Cela vous fait rire, madame, cependant je vous dis la vérité, mais je vous excuse, car, ne connaissant de la mort aucune notion vraie, vous êtes comme tant d'autres, vous croyez que la mort est l'anéantissement complet de notre être, et qu'après la mort nous ne pouvons ni penser ni agir. Mais il n'en est pas ainsi de la mort. Le principe intelligent appelé âme, c'est nous, nous qui animions notre corps; mais comme nous sommes sortis de ce corps, nous avons cessé de l'animer; en nous retirant la vie a cessé chez lui, mais point chez nous, nous ne mourons jamais.

— Ah! je voudrais bien connaître ce mystère.

— Cela dépend de vous, madame. Si vous croyez en Dieu, nous allons prier, et j'espère qu'après la prière, il vous sera permis de comprendre.

— Je veux bien prier. (Après la prière.) Je crois que mon cerveau se dérange. Les changements que je vois ne s'opèrent pas ainsi; je suis dans une inquiétude terrible.

— Eh bien! où êtes-vous maintenant?

— Je suis dans une cour, toujours seule avec vous, tenez, vous m'effrayez, je verrais le diable que je n'en aurais pas plus peur.

L'Esprit prie seule, elle a une grande peur de moi, elle entend une voix.

— Mon Dieu! quelle est cette voix? Oh! non, non, je ne suis pas morte. Mon Dieu! que se passe-t-il en moi?

— Nous allons faire une autre prière, madame, pour appeler les bons Esprits à votre aide. (Après la prière, l'Esprit jette un cri.)

— Oh! pour le coup, je suis satisfaite, cela a été comme un éclair, j'ai vu mon mari, je l'ai vu passer rapidement.

— Eh bien! qu'en pensez-vous maintenant? Croyez-vous que je vous ai trompée?

— Je ne me rendais aucun compte de notre situation après la mort.

— Ainsi, madame, voici ce qui arrive après la mort, notre esprit, c'est nous, alors notre esprit est enveloppé d'un corps périspirituel semi-matériel, tout pareil à celui que nous venons de quitter, qui était matière, et voilà ce qui fait l'erreur de beaucoup d'Esprits.

— J'ai besoin de réfléchir, j'étais si loin de m'attendre à cela.

— Prions encore. (Après la prière.)

— Oh ! oui ! je vous comprends maintenant, dites-moi ce qu'il faut que je fasse avant de vous quitter ?

— Vous recommander à Dieu et prier vos guides.

— Merci, monsieur, je ferai ce que vous me dites. Ceci dit, elle part en me promettant de revenir.

Deuxième tableau.

Cet Esprit en s'emparant de mon sujet, tousse et crache ; je reconnus bientôt que c'était une jeune demoiselle ; je reconnus à divers autres symptômes que cette jeune fille avait dû mourir de la poitrine. En arrivant, elle s'assied très-religieusement et attend. Puis, après un instant d'attente, elle prononça ces mots : « Ils sont toujours en retard dans cette église. » Enfin elle voit quelqu'un, elle fait le signe de la croix, puis j'entendis qu'elle disait : « Voici des jeunes filles qui arrivent pour chanter. Ah ! je ne pourrai jamais les accompagner, je voudrais cependant pouvoir chanter. »

Si cet Esprit désirait chanter, je n'étais pas moins désireux que lui, moi, de l'entendre. Car, sachant que mon sujet chante assez bien, sans être musicienne, je me suis dit : « L'Esprit trouvant des « organes façonnés pour le chant, si nos amis veulent bien le lui « permettre, nous allons pour la première fois entendre chanter « un Esprit. »

Tous mes auditeurs n'en étaient pas moins désireux que moi ; alors, connaissant le désir de chacun, je priai mes guides de vouloir bien satisfaire l'Esprit dans son désir. Voici ce que l'on me dit : « Oui, « ami, nous le voulons, mais l'Esprit étant très-faible, actionne sur « les poumons pour lui donner de l'haleine, et il va chanter. »

On lui apporta un livre, l'Esprit l'ouvre, regarde et dit : « C'est un recueil de cantiques, allons, je vais essayer de chanter aussi. »

Aussitôt l'Esprit d'une voix douce et harmonieuse, quoique faible, entonna le chant suivant :

O Jésus, ô vierge Marie,
Je vous donne mon cœur;
Je vous consacre pour la vie
Ma pensée et mon amour.
Je vous donne mon cœur.
Mon cœur et ma vie,
Devant Dieu...

La voix de l'Esprit était devenue trop faible; il ne put continuer. Il éprouva une faiblesse et s'affaissa. Je le ranimai magnétiquement. Revenu à lui, il s'essuya le front, car de grosses perles de sueur inondait son visage (1), puis il me dit: « La voix m'a manqué, je n'ai pu continuer, je vais recommencer. »

Doux Jésus, ô vierge Marie,
Je vous donne mon cœur;
Je vous consacre pour la vie
Ma pensée et mon amour.
Je vo...

Ce fut tout ce qu'elle put chanter, cette fois sa voix étant si faible que je n'ai pu entendre le reste. Comme la première fois, je la ranimai, et elle put parler, et c'est avec effort qu'elle me dit :

— C'est peut-être la dernière fois que je chante.

— Je le regrette, mademoiselle, car je vous ai écoutée avec beaucoup d'intérêt. Vous ne m'aviez donc pas vu ?

Non, monsieur, quand je suis à l'église, je ne retourne jamais la tête.

— En effet, vous étiez bien recueillie.

— Monsieur, il ne faut pas causer comme cela devant l'autel de la Vierge.

— Encore une question. Dites-moi donc, mademoiselle, dans quelle église sommes-nous ?

— C'est à Notre-Dame des Victoires.

— Ah! ah! Mais quelle cérémonie fête-t-on aujourd'hui ?

— Mais, monsieur, nous sommes au mois de Marie, c'est le mien aussi, car je m'appelle Marie, comme la Vierge.

— Ah! et votre nom de famille ?

(1) Cet Esprit étant celui d'une demoiselle, je vais parler au féminin.

— Mon nom de famille ? Alberti, rue du Mail, je crois que c'est au n° 30.

— Voulez-vous me dire dans quelle année nous sommes ?

— L'année ?

— Oui.

— Eh bien ! nous sommes en 1867.

— Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— J'ai dix-huit ans et je ne voudrais pas mourir. Je quitte la terre avec regret, tous les jours je sens que je m'en vais.

— Mademoiselle Marie, ce que vous dites ressentir tous les jours n'est qu'un effet moral ; l'effet physique est arrivé en 1867. Votre réveil vient d'avoir lieu seulement. Depuis sept ans vous êtes morte, sans le savoir, sans le comprendre, votre expiation est finie, et vous, qui croyez en Dieu, j'espère que vous croirez, n'est-ce pas ?

— Ne m'effrayez-pas, laissez-moi comme je suis.

— Je regrette que vous ne croyiez pas à la sincérité de mes paroles ; quand je vous dis que vous êtes morte depuis sept ans, c'est la vérité.

— Comment cela se fait-il, alors, moi qui souffre tant, l'on m'avait dit que quand je serais morte, je ne souffrirais plus ? et cela doit être vrai, puisque M. le curé me l'a dit.

— M. le curé vous a tenu un langage dogmatique, il a leurré vos croyances, involontairement, car lui-même est loin de la vérité ; voyez-vous, mademoiselle, la mort n'a lieu que pour ce qui est matière ; mais nous qui sommes l'âme, et l'âme étant immortelle, une fois séparés de notre corps, nous vivons de la véritable vie, celle de l'esprit, car une fois morts, nous sommes rentrés dans notre véritable patrie.

— Ces paroles sont pour moi un mystère.

— Eh bien ! voulez-vous prier ?

— Oui, je le veux bien, prions. (Elle se met à genoux pour prier. Après la prière.) Je vois dans cette église de jeunes communiantes. Elles viennent, ces enfants, de faire leur première communion, elles chantent toujours les mêmes cantiques, chant de première communion, du reste. Oh ! qu'il y a des enfants ici, et des fleurs ! Oh ! des fleurs, comme il y en a !

— Voyez-vous qui apporte toutes les fleurs ?

— Chut ! laissez-moi les écouter... Ah ! que c'est beau ! Tiens, voilà quelque chose d'étrange... Que signifie cela ? Ce que je pre-

nais pour des voiles blancs, ce sont de légers nuages qui les enveloppent.

— Toutes ces jeunes filles que vous voyez sont autant d'esprits qui ont été comme vous autrefois. Mais, étant délivrés de la matière par la mort, ils jouissent maintenant du bonheur que leur a procuré cette délivrance. Elles aussi, jadis, avaient peur de mourir, parce que, quand nous sommes sur la terre, nous ignorons ce que l'on devient après la mort. Voilà ce qui nous la fait appréhender. Pauvres humains, qui ignorez que la mort est la mise en liberté de nous-mêmes ; que la mort, c'est la vie ; que dans ce monde de l'erraticité, nous y retrouvons parents, amis, que nous avons la faculté de venir voir ceux que nous avons laissés sur la terre, pleurant encore notre départ ! Oh ! dépêchez-vous de vous éclairer, mademoiselle Marie, pour que vous puissiez aussi aller consoler les vôtres, et partager le bonheur de ces esprits, que vous preniez pour des communiantes !

— Je commence à vous croire, monsieur ; ô mon Dieu ! et moi qui me figurais que quand on était mort, on ne pouvait plus parler, ni chanter ! Mais ce n'est pas une église ici ? Comment se fait-il donc ? Cependant, j'étais bien dans l'église. Expliquez-moi donc comment ce changement a pu se faire ; car, enfin, cette église a disparu. Vous m'avez dit, monsieur, que j'allais revoir les personnes que j'avais aimées. Ma dernière pensée a été pour Lucien.

Après ces paroles, l'esprit se cacha le visage avec les deux mains.

— Mademoiselle Marie, tout ce que l'on peut avoir sur la terre comme bonheur, n'est qu'une illusion bien éphémère, le vrai n'est point ici-bas. Dieu vous a appelé à temps pour que vous ne connaissiez pas l'ingratitude des hommes, les jalousies de tous et la félonie des intrigants. Ici-bas, tout est relatif, rien n'est complet, ni parfait ! et maintenant que vous n'appartenez plus à la terre, il faut vous en détacher le plus que vous pourrez, pour vous rapprocher de vos amies. C'est avec elles que vous trouverez le bonheur réel, et ce bonheur-là, on ne le rencontre que dans le monde des esprits. Là, toutes nos pensées sont connues, et tous nos sentiments sont à découvert.

— Oh ! je n'ai pas de peine à vous croire ; car, sur la terre, je n'ai jamais été heureuse.

— Pourriez-vous me dire quelles peuvent être les causes qui ont pu vous retenir dans cette église depuis si longtemps ?

— J'ai été punie parce que j'ai été sotté et orgueilleuse. J'étais fière de bien chanter. Alors les sept années que j'ai passées dans cette église, à chanter, personne ne faisait attention à moi, j'ai été punie. Oh ! je ne le serai plus, je le vois bien maintenant ; voici deux jeunes filles qui me présentent un livre où sont écrites les lois de Dieu, je l'accepte, et je l'étudierai avec soin. Au revoir, monsieur, ces demoiselles m'attendent pour m'emmener.

— Voulez-vous me dire leurs noms ?

— L'une s'appelle Marie et l'autre Henriette.

Elles partent toutes les trois.

NÉCROLOGIE

Mort de M. Prévost jeune.

Le 1^{er} mai 1875, on a porté au caveau placé dans le parc de l'orphelinat de Cempuis, Oise, la dépouille mortelle du vénérable fondateur de cet établissement. L'administration recevait une dépêche le 30 avril, et nous étions par la force des choses mis dans l'impossibilité d'assister à l'enterrement de notre digne ami, de ce spirite convaincu, dont nous avons su la mort quelques jours après, dans un lieu plein d'affliction ; nous avons promis à l'homme de bien d'accompagner son enveloppe matérielle, mais celui qui nous avait voué une amitié sincère, qui fut un si grand cœur, nous aura pardonné, car il a vu notre peine, notre terrible épreuve et notre quiétude au sujet de l'avenir de notre belle et consolante doctrine.

M. Prévost jeune était né à Cempuis ; il avait travaillé dans la propriété paternelle qu'il voulut quitter pour s'adonner au commerce. Depuis cette époque et après avoir appris le négoce, il voyagea, visita l'Amérique et subit des revers nombreux, puisque travailleur infatigable, homme sobre et consciencieux, il fut obligé de réédifier plusieurs fois sa fortune. En 1848, la maison qu'il avait rendue florissante, à Paris, subit le sort de tant d'autres ; des pertes nombreuses forcèrent l'honnête M. Prévost à déposer son bilan, et Dieu sait les tortures que cet acte lui a imposées ; cela, il nous l'a raconté bien des fois. Quelques années après, avec de l'énergie, une sévère économie, une persistance continue, il put payer inté-

gralement ses créanciers avec les intérêts des intérêts, et le jour de sa réhabilitation fut le plus heureux de sa vie.

Dès lors, tout lui sourit, il créa plusieurs établissements qu'il sut diriger avec une rare habileté ; il put faire une brillante fortune en dix années. Phalanstérien et homme de progrès, il comprit la portée morale et rénovatrice du Spiritisme dont il fut un adepte éclairé et convaincu ; il se lia intimement avec Allan Kardec et fut jusqu'à sa mort un abonné de la *Revue spirite*. M. Prévost, après 1860, se retira à Cempuis, son lieu natal, et seul, après avoir perdu sa femme et son enfant, voyant tous ses proches dans une position heureuse, il résolut de consacrer les richesses que Dieu lui avait données, soit à un asile où les vieillards pussent trouver un refuge, soit à un orphelin où les enfants en recevant une éducation convenable fussent mis à même d'apprendre un métier.

Ce but, M. Prévost l'a rempli fidèlement, et après avoir fait défricher de vastes terrains devant sa maison de campagne, il a fait construire un édifice pour recueillir les enfants abandonnés ou orphelins, au milieu d'un parc immense fermé par des murs ; là, l'agréable et l'utile sont harmonieusement mélangés. Tout, dans ce superbe établissement voué à la charité, prouve l'inépuisable prévision de ce praticien ; il fut architecte, maçon, agriculteur, économiste, puisqu'il a dirigé lui-même les travaux et édifié son œuvre utile, laissant ainsi un exemple touchant de renoncement aux jouissances terrestres, pour recueillir cette satisfaction morale si douce à tous les hommes de bien, si agréable à l'esprit qui sait comprendre le Spiritisme.

M. Prévost mangeait à la table des vieillards et des orphelins, il décupait les mets et servait son petit peuple ; il pensait à l'avenir et semblait aux yeux de ses parents un homme indigne qui les frustrait au bénéfice des étrangers. La calomnie le poursuivait, et jamais, pour une cause ou pour une autre, on ne voulut reconnaître son établissement comme une œuvre d'utilité publique ; en 1871, il a légué tous ses biens à la ville de Paris, qui, assez forte pour se défendre contre des tentatives de procès, continuera sans doute l'œuvre de ce bienfaiteur, de cet homme énergique, qui a tant souffert, mais qui avait tant à expier (comme il le disait) pour ses vies antérieures. Dieu l'avait comblé de biens, et il a cru devoir rendre intégralement à la société tout ce qu'elle lui avait donné.

Ce juste avait fait préparer son caveau, sa bière, son inscription mortuaire depuis dix ans ; il ne voulait pas laisser au hasard les

dispositions de son enterrement, et c'est ce qui a donné un sujet si plaisant à traiter, à des journalistes facétieux qui, il y a deux ans, trouvaient comique et original qu'ayant tant de biens au soleil, on puisse ainsi penser à une désagréable et dernière aventure. Nous rions faire un pèlerinage à Cempuis, pour rendre hommage à la mémoire du meilleur et du plus bienveillant des hommes ; nous la ferons, cette visite, au nom des personnes qui l'ont connu et apprécié.

Le 20 avril 1875, M. Prévost nous écrivait ce qui suit, il était à sa quatre-vingt-deuxième année. « Monsieur et madame, il me
« reste encore quelque peu de vie, et je veux l'employer à faire
« mes adieux aux personnes qui m'ont donné tant de marques bien-
« veillantes dans nos rapports.

« Une hydropisie m'appellera d'ici peu dans un autre monde, et
« j'espère qu'à mon départ, de bons fluides me guideront pour que
« je ne fasse pas fausse route ; il y a longtemps qu'on m'a promis
« de venir me recevoir à mon départ pour l'autre vie.

« Aujourd'hui, l'excès des souffrances continuelles me prouve
« que tout est décidé, puisque je n'ai pu comme je l'espérais, en
« février, me rendre une dernière fois à Paris, pour vous voir e
« vous embrasser tous encore une fois ; c'était le dernier espoir
« terrestre, mais je perds la respiration, je n'entends plus rien.
« Donc, serrez la main pour moi à tous nos amis que je verrai dans
« la vie où je vais entrer. Adieu.]

« PRÉVOST jeune ».

Consolations à des Amis de l'île Ceylan.

Paris, le 10 février 1875. — Médium, M. Pierre.

Pour madame de Germonville, dont la fille unique est morte matériellement à l'île Ceylan, après une maladie rapide et cruelle.

Amie, quand la peine vous visite, soyez forte, et remerciez Dieu ; ah ! pourquoi les jeunes s'en vont-ils ? pourquoi la jeune épouse laisse-t-elle tous ceux qu'elle aime, mari, mère, enfants ? La justice de Dieu est donc frivole pour s'étendre ainsi sur une famille entière, pour la frapper impitoyablement ?? Non, vous le savez, amie, Dieu est juste et impartial ; il a formulé des lois éternelles sur lesquelles reposent les mondes, auxquelles obéissent tout ce qui vit ou s'agite à la surface des globes ; vous seules, pauvres âmes, pouvez vous dire : C'est ma faute, c'est ma très-grande faute.

Dans les existences passées, homme, cherche les causes de tes

embarras actuels ; tu fus orgueilleux et parfois implacable dans ta vanité, tu écrasais les humbles ; tu fus mauvais père ou mauvais époux, fils sans cœur, citoyen esclave de la vénalité ; ayant choisi librement tes épreuves, tu es revenu pour te nettoyer de ces impuretés. Puisque tu connais la loi, pourquoi te désespères-tu ? et si ta propre main prépara cette série de déconvenues, ne dois-tu pas t'humilier et reconnaître la cause de ce mal ? Oui, on fait son possible pour être heureux, pour se mettre à l'abri des intempéries et du besoin, et l'on a oublié une chose simple en apparence, mais terrible en réalité ; c'est que, dans son périsprit, on apporte les molécules qui attirent à elles le mal, en raison de la loi des affinités. Faites-vous un corps spirituel bien sain, et vous serez dans une nouvelle existence, délivré de ces obsessions terribles qui abattent les faibles et relèvent les forts.

Priez, amie, priez et dites-vous que votre chère âme a été bien accueillie avant que de quitter son corps. Sa foi et ses vertus l'ont placée parmi nous. Elle m'avait vu, cette chère madame Dina ; elle m'avait bien évoquée pour ses enfants, pour ces êtres auxquels on donne sa vie, mais elle avait pris son espérance pour la réalité. Nous ne pouvons pas arrêter le cours des épreuves, et la sienne était terminée ; elle devait être à jamais guérie d'une terrible appréhension. Je n'étais pas auprès d'elle, mais son âme dégagée s'était élancée jusqu'à nous. L'Indien noir, celui qui lui présentait un linceul, était la figure fluidique d'un ennemi du passé, venu pour lui dire : « Prépare-toi ! » Et tandis que ce dernier expie durement, notre amie est un brillant esprit dont vous devez envier l'auréole.

Ami Dina, bonne grand-mère, obéissez à ce que désire votre chérie, — soyez unis et remplacez l'absente ; quand aux soins spirituels, elle les donnera en votre compagnie.

Vos soutiens spirituels seront, comme par le passé, Demeure et celui que vous aimez.

A vous, avec sympathie,

UN AMI.

La Magie du baron du Potet.

La *Magie* du baron du Potet peut, dès aujourd'hui, être livrée aux personnes qui la demanderont, soit à l'auteur, 90, rue du Bac, soit à la Librairie spirite, 7, rue de Lille. C'est un livre bien curieux, rare surtout, tiré à 100 exemplaires, sur papier de choix avec culs de lampe et figures symboliques. Des gravures y sont intercalées, les caractères elzéviriens sont assez gros pour être lus avec facilité, et sur la première feuille se trouve une grande photographie du baron du Potet.

Le prix, 100 fr. est sans doute très-élevé, mais le vénérable et savant baron, en tirant un petit nombre de volumes richement reliés, sait parfaitement que son œuvre ne tombera qu'entre de bonnes mains. Magnétiseurs instruits, spirites qui cherchez les grandes vérités, lisez ces pages écrites dans un moment d'inspiration, d'un seul jet, et comme nous, vous honorerez, vous estimerez le novateur généreux qui sacrifia toujours ses intérêts matériels au bénéfice des grandes vérités. A près de 80 ans, M. du Potet est toujours jeune, toujours vert; comme par le passé, il est prêt à lutter pour la diffusion du bien.

Entre deux globes, par Madame Antoinette Bourdin, 3 fr. 25 c. franco.

Le Spiritisme, est-ce vrai, est-ce faux, par M. H. D. T. 1 fr. 25 franco.

3 dessins, gravures par Victorien Sardou, 9 fr. franco.

Un seul, 3 fr. franco.

La Bataille de Constantin, par le médium Fabre. 4 fr. 50 franco.

Le Répertoire du Spiritisme, ou table analytique des 6 ouvrages fondamentaux et des 13 premières années de la *Revue*, 5 fr. franco. Ouvrage indispensable pour les spirites studieux.

NOTA. — Prière aux spirites qui auront obtenu une ressemblance chez Baguet, de nous envoyer immédiatement un certificat sur une lettre sans enveloppe, les cachets de la poste prouveront la provenance. Admettre les signatures des parents et des amis qui auront reconnu ces ressemblances. (Très pressé).

Liste de souscription pour les bibliothèques régimentaires.

Total du mois d'avril 1875..	178 ^f 50	<i>Report</i>	263 ^f »
M. Chaigneau.....	3 »	M. Bernard.....	3 »
M. Massiou.....	2 »	M. Duneau (6 personnes)....	3 »
M. Carrier.....	2 »	M. Dufilhol.....	5 »
Mme Marie Moreau.....	5 »	M. Renault.....	1 »
Mlle Alice Moreau.....	2 »	M. Leboucher.....	2 »
Mme veuve Poisson.....	5 »	M. Divers.....	2 »
M. Schmidt.....	5 »	M. Gorin, à Boulogne, Paris..	5 »
M. Buziau.....	5 »	Couzinet (Marseille).....	12 50
M. Loiseau.....	10 »	Fabre.....	23 »
M. E. Leroux, à Strasbourg...	10 »	Rameau, à Essonne.....	134 »
M. Messand Rollin.....	8 »	Monico, à Guelma.....	10 »
M. Kondycki.....	2 50	Paul Palis, à Troyes.....	53 »
M. Berenguier (groupe).....	25 »	Total.....	516 ^f 50
Total.....	263 ^f »		

Le Gérant : P.-G. LEYMARIE.